

## SONNET

AU CANADA, MA PATRIE

" Quelques arpents de neige et quelques pieds  
 " Voilà quels sont les fruits qu'un éclatant  
 " Peut rapporter là-bas un valeureux Français :  
 " Le permettez-vous, sire ! " au roi disait Vol-  
 [de terre, [succès [taire.

Et toi, beau Canada, hélas ! tu fléchissais  
 Sous le joug onéreux de la fière Angleterre,  
 Tandis que ta marâtre (oh ! je ne puis le taire)  
 Se livrait mollement à de honteux excès.

O ma chère patrie, en quelle délivrance  
 Reposait ton espoir, pendant qu'elle, la France,  
 Laisait tes ennemis te réduire à néant ?

Mais depuis qu'Albion a fait tomber ta chaîne,  
 Tu relèves ton front comme un superbe chêne  
 Élevé dans les cieux sa tête de géant.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, mai 1881.

## BUG JARGAL

La représentation de *Bug Jargal*, au théâtre  
 du Château-d'Eau, vient de rappeler l'attention  
 du public sur le roman de Victor Hugo, portant  
 ce titre.

Nous en extrayons le passage suivant qu'on  
 lira certainement avec intérêt.

Je me disposai à sortir de l'effroyante  
 caverne. Cependant de nouveaux dangers  
 m'y étaient réservés. A l'instant où je  
 me dirigeai vers la galerie souterraine, un  
 obstacle imprévu m'en barra tout à coup  
 l'entrée.

C'était encore Habibrah.

Le rancuneux obi n'avait pas suivi les  
 nègres comme je l'avais cru ; il s'était ca-  
 ché derrière un pilier de roches, attendant  
 un moment plus propice pour sa ven-  
 geance.

Ce moment était venu.

Le nain se montra subitement et rit.  
 J'étais seul, désarmé ; un poignard, le  
 même qui lui tenait lieu de crucifix, bril-  
 lait dans sa main.

A sa vue je reculai involontairement.

" Ha ! ha ! *maldicho* ! tu croyais donc  
 m'échapper ! mais le fou est moins fou  
 que toi. Je te tiens, et cette fois je ne te  
 ferai pas attendre. Ton ami Bug Jargal ne  
 t'attendra pas non plus en vain. Tu iras  
 au rendez-vous dans la vallée, mais c'est le  
 flot de ce torrent qui se chargera de t'y  
 conduire."

En parlant ainsi, il se précipita sur moi  
 le poignard levé.

— Monstre ! lui dis-je en reculant sur  
 la plate-forme, tout à l'heure tu n'étais  
 qu'un bourreau, maintenant tu es un as-  
 sassin !

— Je me venge ! répondit-il en grin-  
 çant des dents.

En ce moment j'étais sur le bord du  
 précipice ; il fondit brusquement sur moi,  
 afin de m'y pousser d'un coup de poignard.  
 J'esquivai le choc. Le pied lui manqua  
 sur cette mousse glissante, dont les ro-  
 chers humides sont en quelque sorte en-  
 duits ; il roula sur la pente arrondie par  
 les flots. " Mille démons ! " s'écria-t-il en  
 rugissant : il était tombé dans l'abîme...

Je vous ai dit qu'une racine du vieil  
 arbre sortait d'entre les fentes du granit,  
 un peu au-dessous du bord. Le nain la  
 rencontra dans sa chute, sa jupe chamarrée  
 s'embarassa dans les nœuds de la souche ;  
 et, saisissant ce dernier appui, il s'y cram-  
 ponna avec une énergie extraordinaire.  
 Son bonnet aigu se détacha de sa tête ; il  
 fallut lâcher son poignard, et cette arme  
 d'assassin et la gorra sonnante du bouffon  
 disparurent ensemble en se heurtant dans  
 les profondeurs de la cataracte.

Habibrah, suspendu sur l'horrible  
 gouffre, essaya d'abord de remonter sur la  
 plate-forme ; mais ses petits bras ne pou-  
 vaient atteindre jusqu'à l'arête de l'escar-  
 pement, et ses ongles s'usaient en efforts  
 impuissants pour entamer la surface vis-  
 queuse du roc qui surplombait dans le té-  
 nébreux abîme. Il hurlait de rage.

La moindre secousse de ma part eût  
 suffi pour le précipiter ; mais c'eût été une  
 lâcheté, et je n'y songeai pas un moment.  
 Cette modération le frappa. Remerciant

le ciel du salut qu'il m'envoyait d'une ma-  
 nière si inespérée, je me décidais à l'aban-  
 donner à son sort, et j'allais sortir de la  
 salle souterraine, quand j'entendis tout à  
 coup la voix du nain sortir de l'abîme,  
 suppliante et douloureuse.

— Maître ! cria-t-il, maître ! ne vous en  
 allez pas, de grâce ! au nom du *Bon Dieu*,  
 ne laissez pas mourir, impénitente et cou-  
 pable, une créature humaine que vous  
 pouvez sauver. Hélas !..... les forces me  
 manquent, la branche glisse et plie dans  
 mes mains, le poids de mon corps m'en-  
 traîne, je vais la lâcher ou elle va se  
 rompre..... Hélas ! maître ! l'effroyable  
 gouffre tourbillonne au-dessous de moi !  
*Nombre santo de Dios* ! n'aurez-vous au-  
 cune pitié pour votre pauvre bouffon ? Il  
 est bien criminel ; mais ne lui prouvez  
 vous pas que les blancs valent mieux que  
 les mulâtres, les maîtres que les esclaves ?

Je m'étais approché du précipice pres-  
 que ému, et la terne lumière qui descen-  
 dait de la crevasse me montrait sur le vi-  
 sage repoussant du nain une expression  
 que je ne lui connaissais pas encore, celle  
 de la prière et de la détresse.

— *Senor* Léopold, continua-t-il, encou-  
 ragé par le mouvement de pitié qui m'é-  
 tait échappé, serait-il vrai qu'un être hu-  
 main vit son semblable dans une position  
 aussi horrible, pût le secourir, et ne le fit  
 pas ? Hélas ! tendez-moi la main, maître.  
 Il ne faudrait qu'un peu d'aide pour me  
 sauver. Ce qui est tout pour moi est si  
 peu de chose pour vous ! Tirez-moi à vous,  
 de grâce ! Ma reconnaissance égalera mes  
 crimes...

Je l'interrompis.

— Malheureux ! ne rappelle pas ce sou-  
 venir !

— C'est pour le détester, maître ! re-  
 prit-il. Ah ! soyez plus généreux que  
 moi ? O ciel ! ô ciel ! je faiblis ! je tombe !  
 ... *Ay desdichado* ! La main ! votre main !  
 tendez-moi la main ! au nom de la mère  
 qui vous a porté !

Je ne saurais vous dire à quel point  
 était lamentable cet accent de terreur et  
 de souffrance ! J'oubliai tout. Ce n'était  
 plus un ennemi, un traître, un assassin,  
 c'était un malheureux qu'un léger effort  
 de ma part pouvait arracher à une mort  
 affreuse. Il m'implorait si pitoyablement !  
 Toute parole, tout reproche eût été inu-  
 tile et ridicule ; le besoin d'aide paraiss-  
 sait urgent. Je me baissai, et m'agenouil-  
 lant le long du bord, l'une de mes mains  
 appuyée sur le tronc de l'arbre dont la ra-  
 cine soutenait l'infortuné Habibrah, je lui  
 tendis l'autre... Dès qu'elle fut à sa por-  
 tée, il la saisit de ses deux mains avec  
 une force prodigieuse, et, loin de se prêter  
 au mouvement d'ascension que je voulais  
 lui donner, je le sentis qui cherchait à  
 m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le  
 tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un  
 aussi solide appui, j'aurais été infaillible-  
 ment arraché du bord par la secousse vio-  
 lente et inattendue que me donna le misé-  
 rable.

— Scélérat ! m'écriai-je, que fais-tu ?

— Je me venge ! répondit-il avec un  
 rire éclatant et infernal. Ah ! je te tiens  
 enfin ! Imbécile ! tu t'es livré toi-même !  
 je te tiens ! Tu étais sauvé, j'étais perdu ;  
 et c'est toi qui rentres volontairement dans  
 la gueule du caïman, parce qu'elle a gémi  
 après avoir rugi ! Me voilà consolé, puis-  
 que ma mort est une vengeance. Tu es  
 pris au piège, *amigo* ! et j'aurai un com-  
 pagnon humain chez les poissons du lac.

— Ah ! traître ! dis-je en me roidissant,  
 voilà comme tu me récompenses d'avoir  
 voulu te tirer du péril !

— Oui, reprit-il, je sais que j'aurais  
 pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux  
 que tu périsses avec moi. J'aime mieux ta  
 mort que ma vie ! Viens !

En même temps ses deux mains bron-  
 zées et calleuses se crispèrent sur la mienne  
 avec des efforts inouïs ; ses yeux flam-  
 boyaient, sa bouche écuma ; ses forces,  
 dont il déplorait si douloureusement l'a-  
 bandon un moment auparavant, lui  
 étaient revenues, exaltées par la rage et  
 la vengeance ; ses pieds s'appuyaient  
 ainsi que deux leviers aux parois perpen-  
 diculaires du rocher et il bondissait

comme un tigre sur la racine, qui, mêlée à  
 ses vêtements, le soutenait malgré lui ; car  
 il eût voulu la briser afin de peser de tout  
 son poids sur moi et de m'entraîner plus  
 vite. Il interrompait quelquefois, pour  
 la mordre avec fureur, le rire épouvan-  
 table que m'offrait son monstrueux visage.  
 On eût dit l'horrible démon de cette ca-  
 verne cherchant à attirer une proie dans  
 palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement  
 arrêté dans une anfractuosité du rocher ;  
 mon bras s'était en quelque sorte noué à  
 l'arbre qui m'appuyait ; et je luttais contre  
 les efforts du nain avec toute l'énergie que  
 le sentiment de la conservation peut don-  
 ner dans un semblable moment. De temps  
 en temps je soulevais péniblement ma poi-  
 trine, et j'appelais de toutes mes forces :  
*Bug Jargal* ! Mais le fracas de la cascade  
 et l'éloignement me laissaient bien peu  
 d'espoir qu'il pût entendre une voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas  
 attendu à tant de résistance, redoublait ses  
 furieuses secousses. Je commençais à  
 perdre mes forces, bien que cette lutte eût  
 duré bien moins de temps qu'il ne m'en  
 faut pour vous la raconter. Un tiraille-  
 ment insupportable paralysait presque  
 mon bras ; ma vue se troublait ; des  
 lueurs livides et confuses se croisaient  
 devant mes yeux ; des tintements remplis-  
 saient mes oreilles ; j'entendais crier la  
 racine prête à se rompre, rire le monstre  
 prêt à tomber, et il me semblait que le  
 gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuise-  
 ment et au désespoir, je tentai un dernier  
 appel ; je rassemblai mes forces éteintes,  
 et je criai encore une fois : *Bug Jargal* !  
 Un aboiement me répondit..... J'avais  
 reconnu Rask, je tournai les yeux. Bug  
 Jargal et son chien étaient au bord de la  
 crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma  
 voix ou si quelque inquiétude l'avait ra-  
 mené. Il vit mon danger.

— Tiens bon ! me cria-t-il.

Habibrah, craignant mon salut, me cri-  
 ait de son côté en écumant de fureur :

— Viens donc ! viens ! et il ramassait,  
 pour en finir, le reste de sa vigueur sur-  
 naturelle.

En ce moment, mon bras fatigué se dé-  
 tacha de l'arbre. C'en était fait de moi !  
 quand je me sentis saisir par derrière :  
 c'était Rask. A un signe de son maître,  
 il avait sauté de la crevasse sur la plate-  
 forme, et sa gueule me retenait puissam-  
 ment par les basques de mon habit. Ce  
 sours inattendu me sauva. Habibrah  
 avait consumé toute sa force dans son der-  
 nier effort ; je rappelai la mienne pour lui  
 arracher ma main. Ses doigts engourdis  
 et roides furent enfin contraints de me  
 lâcher ; la racine, si longtemps tourmen-  
 tée, se brisa sous son poids ; et, tandis  
 que Rask me retirait violemment en ar-  
 rière, le misérable nain s'engloutit dans  
 l'écume de la sombre cascade, en me je-  
 tant une malédiction que je n'entendis  
 pas, et qui retomba avec lui dans l'abîme.

Telle fut la fin du bouffon de mon  
 oncle.

VICTOR HUGO.

L'époque des grands phénomènes pré-  
 dits depuis de longues années est enfin  
 arrivée. Les planètes Jupiter et Saturne  
 ont atteint ces jours derniers leur périhé-  
 lie, c'est-à-dire le point de leur orbite le  
 plus rapproché du soleil. C'est un fait  
 d'une occurrence si rare en astronomie que,  
 s'il faut en croire les légendes, ce phéno-  
 mène est ordinairement accompagné de  
 tremblements de terre et de tempêtes  
 épouvantables. On ne se rappelle pas que  
 jusqu'ici deux planètes aient atteint pres-  
 qu'en même temps leur périhélie, c'est  
 pourquoi l'on a cru que les phénomènes  
 seraient plus terribles cette année, et plu-  
 sieurs préten-tus prophètes ont annoncé la  
 fin du monde pour 1881. Ces prédictions  
 ont été faites avant la découverte de l'A-  
 mérique, nous pouvons donc dire que cela  
 ne nous regardait pas.

Comme on s'y attendait bien, les dé-  
 sordres atmosphériques ne se sont pas ma-  
 nifestés.

MŒURS, COUTUMES, CARACTÈRE  
DES HABITANTS DE CHIO

Les Chiotes sont généralement de mœurs  
 douces. Ils sont presque tous animés de  
 l'esprit de commerce et désirent le gain.  
 Leur excès d'économie pourrait les faire  
 accuser d'avarice. Sobres, aimant la fami-  
 liale, ils n'ont pas encore assez d'instruc-  
 tion ; malgré ce que nous venons de dire  
 des écoles, malgré les efforts soutenus du  
 haut clergé, l'instruction primaire n'a pas  
 jusqu'ici assez dissipé l'ancienne ignorance.  
 La plupart des paysans ne savent pas leur  
 âge et n'ont pas d'état civil. Tous ou  
 presque tous, même dans les classes éclair-  
 rées, croient aux fantômes, aux sortilèges  
 et aux malédictions.

Dites à une femme enceinte qu'un tel  
 est au lit ; si vous n'ajoutez pas : " Dieu  
 vous en garde ! " vous lui aurez porté  
 malheur.

Vous entendez des gens très sérieux  
 vous conseiller de vous garer de l'œil.

Si vous dites à un homme : " Votre en-  
 fant est bien joli, " et si tout aussitôt vous  
 ne crachez pas sur le pauvre petit en ajou-  
 tant : " Dieu le garde du mauvais œil ! " vous  
 êtes supposé vouloir du mal à l'en-  
 fant et considéré comme ennemi de la fami-  
 lle.

Ne prononcez jamais le nom du diable ;  
 vous n'avez le droit de le désigner que par  
 ces mots : " hors d'ici. "

Chaque sainte ou saint a pour mission  
 de soulager d'un mal particulier ceux qui  
 l'invoquent. Par exemple : saint Eleu-  
 thère (*eleutheria*, délivrance) préside aux  
 accouchements ; saint Siméon (*semeion*,  
 signe) protège les enfants contre les taches  
 ou au contraire les leur inflige ; sainte  
 Photini (*phos*, lumière) guérit les mala-  
 dies des yeux, et ainsi de suite.

C'est du paganisme christianisé.

Sur trois (ont cinquante jours de l'an-  
 née, on célèbre près de deux cents fêtes :  
 pratique exagérée, funeste à la classe ou-  
 vrière, qui, sous prétexte de coutumes re-  
 ligieuses, ne travaille pas même la moitié  
 du temps, et passe en grande partie ces  
 jours fériés dans les cabarets et dans les  
 cafés. Comme leurs femmes, de leur côté,  
 s'attifent, pendant ces mêmes jours, de  
 leurs plus belles robes, il y a perte de sa-  
 laire et double dépense.

Les Chiotes aiment la bonne chère, la  
 musique, la danse, les distractions de toute  
 sorte. Dans leurs nombreuses fêtes, chaque  
 village a son patron qui attire de nom-  
 breux pèlerins. Après la messe, on ne  
 songe qu'à manger, à boire et à danser.  
 Le vin et la jalousie s'en mêlant, on re-  
 vient avec force horions attrapés dans la  
 bagarre : parfois on ne revient pas.

La *dase* (*sirto*), conduite par une mu-  
 sique à la turque qui n'est pas toujours  
 sans quelque charme, ressemble beaucoup  
 à la farandole provençale. Hommes et  
 femmes se tiennent par la main ; puis un  
 couple, dame et cavalier, se détache de la  
 bande et danse devant les autres. Le ca-  
 valier doit faire preuve de libéralité pen-  
 dant la danse ; il s'approche du musicien  
 et lui colle sur le front une pièce de mon-  
 naie ; plus sa danseuse lui plaît, plus le  
 vin ou le raki l'a mis en disposition de gé-  
 nérosité, plus il y a de pièces collées ; le  
 ménétrier ne s'en plaint pas. La musique  
 continue jusqu'à ce que les choses tour-  
 nent au tragique, ce qui arrive trop sou-  
 vent.

(Tour du Monde.)

Un grand poète contemporain a dit :

Si par hasard je rêve une faute que j'aime,  
 Un profond grondement s'élève dans moi-même.  
 Je dis : — Qui donc est là ? l'on me parle ! pour-  
 [quoi ?  
 Et mon âme en tremblant me dit : — C'est Dieu.  
 [Tais-toi.

**Conseil.**—S'il meurt quelque animal  
 sur la ferme, faisons une grande fosse au-  
 dessous du tas de fumier si c'est possible,  
 pour l'y déposer ; couvrons l'animal de  
 trois pieds de bonne terre, et après deux  
 ans, on pourra vider complètement cette  
 fosse, qui nous donnera plusieurs charges  
 d'un excellent engrais.